

Les débuts des deux Nemrods vaudois

Autor(en): **Bredouille Ier**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 36

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184362>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les débuts de deux Nemrods vaudois.

Il y a longtemps de cela. Nous venions d'entrer en ménage, absolument comme la Lisette de Béranger. Le sérieux de l'existence commençait à peser. Il fallait du nouveau ! La chasse romprait la monotonie.

Nous, ai-je dit, soit Jean Tricot et votre serviteur. Point de meute. Nous nous suffisions à nous-mêmes.

C'était le 1^{er} septembre. Quelle fièvre la veille ! V***, ce brave vétérinaire de nos armuriers, ne savait où donner de la tête. Le soir, à onze heures, nous étions encore dans son atelier. A la lettre, on le harcelait. Nous n'avions jamais tout et n'étions jamais contents. Des armes de premier choix, M. V*** ! Il le faut. Pensez un peu à l'hécatombe de demain.

Minuit. Vite une *schoppe* de bière. A ta santé, Jean Tricot. Bien ; maintenant délibérons.

Conseil de guerre. Jean est la droite, je suis la gauche. Pour la forme assurément, car il est décidé à l'unanimité que nous tuerons des lièvres, des cailles et des perdrix. Point de ramier, c'est trop commun. Quant aux petits oiseaux, horreur ! Des chasseurs comme nous !...

Peu ou point de sommeil. Vacarme épouvantable à 3 heures. C'est le réveil-matin.

Debout, Jean. Ses yeux légèrement battus brillent cependant d'un feu sombre. Des miens, je ne parle pas. C'étaient des éclairs.

Peu après, nous gravissions le Calvaire. Halte au beau milieu.

— Dis donc, Tricot, en voilà une *dérupille*...

— La belle affaire pour des chasseurs !

— Tu en parles bien à ton aise, toi ; on voit bien que tu ne portes pas la carnassière.

Le fait est qu'elle était bourrée, bondée de gibier domestique qui ferait bientôt place à d'autre.

Voici Vennes, Jean Tricot me regarde, je regarde Jean Tricot.

— Si nous chargions, fit-il.

— Adopté. Il ne manquerait plus qu'un lièvre vint à passer sans que nous lui fissions la révérence.

Tintin ! Tintin ! Bon, la bourre y est. *Crac ! Crac !* Les capsules sont posées.

Jean, cependant, ne paraît pas tranquille. Il tourne son fusil en tous sens, le retourne encore, l'examine d'un air anxieux. A la fin :

— Es-tu sûr qu'il porte juste ?

— Parbleu !

— Penses-tu que les canons soient éprouvés ?

— Allons donc, tu veux rire ?

— C'est égal, essayons.

— Essayons, soit. Tire le premier.

— Non, toi.

— Aurais-tu peur, par hasard ?

— Oh ! que non, c'est seulement pour voir.

— Comme tu voudras.

— *Pan ! Pan !* A ton tour, maintenant.

Jean Tricot rabat son chapeau sur sa figure, épaule, tourne la tête et presse la gachette. Le coup part. Le canon est intact, Jean Tricot aussi.

Il me regarde tout ému, puis recommence son manège de tout à l'heure.

— Qu'est-ce qui te prends de nouveau ?

— Il m'a semblé voir *une paille* le long du second canon.

— Elle sera tombée d'un arbre où un char l'aura déposée en passant ? Attends, je vais décharger ton canon empaillé.

Une seconde après, nous nous remettons à marcher, moi tout fier de mon courage, Jean Tricot tout rassuré.

Nous quittons la grande route et nous risquons dans les champs. C'est bon de marcher dans l'herbe. Mais elle est haute et remplie de rosée. L'ami Jean me regarde d'un air piteux.

— Dis donc ?

— Quoi ?

— Ça mouille !

— Eh ! bien ?

— C'est que je n'en savais rien, moi. J'ai des bottines à élastiques ; elles sont transpercées.

— Elle est bonne, celle-là. Ne savais-tu pas qu'à la chasse, on met des bottes, de grandes bottes qui vous garantissent de l'humidité et des vipères ?

— Des vipères ? Est-ce qu'il y en a encore ?

— Non, poltron, la saison est passée ; il n'y a plus que des lièvres. Entrons dans ce bois. Tiens, voilà un poste. Reste ici, je ferai descendre *le capucin* de là haut.

— Tu prendras garde de ne pas me tirer dessus, au moins ?

— Tais-toi, bavard. Plus un mot maintenant, la chasse commence.

Me voici rendu à destination. Je bourre ma pipe,

allumé, m'assieds et attends. Un silence complet règne en ces lieux déserts. C'est poignant d'émotion.

Une branche d'arbre a craqué. Le voilà, évidemment c'est lui, ce ne peut être que lui, le lièvre ! Rien ne vient. Qu'est-ce que cela veut dire ? Nouveau craquement. Attends, farceur, tu ne me la feras pas deux fois... Je m'avance en tapinois, me glisse entre les sapins et guette comme un Peau-Rouge. Tout-à-coup un bruit étrange se produit ; un corps dur me frappe l'occiput ; je contemple à mes pieds une magnifique pive et une branche sèche cassée par elle en tombant de son arbre. Serait-ce donc là mon lièvre ?

Mais qu'est-ce qui pénètre de nouveau dans le pavillon de mon oreille ? Tiens, c'est la voix de Tricot, et puis une autre plus faible, plus douce. Je me rapproche de son poste en dissimulant le bruit de mes pas ; je regarde à travers la feuillée et que vois-je ? Tricot conversant très agréablement avec une Jorattaise d'un aspect vraiment fort gracieux.

J'ai hâte de dire que l'entretien était des plus innocents. Y a-t-il des lièvres par ici ? Et des cailles ? Et des grives ? Et ainsi de suite. N'empêche pas que j'étais furieux. Comment ! tandis que je guettais les lièvres et me faisais assommer par des pives, Tricot passait son temps de la sorte ! Cela criait vengeance.

Elle ne se fit pas attendre. Passant la tête au travers du buisson, je criai d'une voix de stentor : M^{me} Tricot ! M^{me} Tricot !

Tableau. La charmante apparition s'était évanouie lorsque je rejoignis son galant compagnon.

J'étais sur le point de lui lancer un torrent d'injures, lorsque Tricot me regarda bien tranquillement et me dit avec un calme imperturbable : J'ai faim. Pour le coup, j'étais désarmé et partant d'un vaste éclat de rire, je me mis en devoir de préparer notre déjeuner.

Trois heures de marche à jeun ou peu s'en faut. L'air et l'odeur de la forêt. Un excellent tronc renversé en guise de chaise et de guéridon. Impossible après cela de ne pas arriver à rétablir l'équilibre de ses facultés.

Mais nous avons trop bien fait les choses. La faim appelle la soif et au lieu de boire de l'eau, nous nous étions laissés tenter par la bouteille de vin de la carnassière.

Un bon conseil en passant. Eussiez-vous parcouru douze kilomètres, ne buvez jamais de vin non coupé, le matin. Vous en éprouveriez une lassitude invincible pendant toute la journée.

Demandez plutôt à Tricot. Il voulait faire une sieste. Je crus un moment que je ne parviendrais pas à l'en dissuader.

Finalement j'employai un moyen décisif.

— Ecoute, Jean, lui dis-je en prenant une grosse voix, si tu ne viens pas immédiatement, je dis tout à M^{me} Tricot.

Il se leva comme un ressort. Quelques instants

plus tard, nous étions de nouveau à la recherche de nos lièvres.

Bois, prés, plantages, champs de toutes sortes se succédaient. C'était réellement un fort beau spectacle. Mais à midi, nous n'avions encore aperçu aucun gibier. En revanche, nous avions atteint le Chalet-à-Gobet.

Nouveau conseil de guerre. Dînerons-nous ? Ne dînerons-nous pas ?

— Si seulement nous avions tué quelque chose, seignait Tricot ! Ne fût-ce qu'un lièvre, un seul !

— Cela viendra sans doute au retour. Mais comme on ne peut chasser de midi à trois heures, nous allons faire ici un bon dîner.

Aussitôt dit que fait. L'aubergiste est mandé, la porte gémit et nous ne tardons pas à faire honneur à un plantureux repas, arrosé d'un excellent vin de Dézaley.

Nous en étions au second service lorsque Tricot se lève précipitamment et court à son fusil.

— Vois-tu là-bas, vers la forêt.

— Quoi ?

— Des ramiers.

— Eh ! bien, nous les retrouverons après le dîner.

— Tiens, les voilà qui s'approchent.

Tricot ouvre la fenêtre, arme, met en joue. Je n'eus que le temps de l'arrêter. Les ramiers rentraient paisiblement au pigeonnier.

Pendant longtemps la salle de l'hôtel retentit de nos rires.

Le repas s'acheva au milieu des plus joyeux lazzis, puis nous passâmes au café noir et à ses accessoires.

Cependant Jean Tricot jetait à la dérobée des regards amoureux sur un vieux divan. J'avouerai à ma honte que je finis par en faire autant et mieux, car l'instant d'après, Morphée couvrait de son ombre les deux disciples de St-Hubert.

Ils dormiraient peut-être encore si la porte ne s'était ouverte brusquement. Nous nous levâmes en sursaut et nous frottant les yeux, nous fûmes gratifiés d'une vraie apparition. Savez-vous qui était devant-nous ? Non. En mille ? Non. La jeune fille du matin. Elle revenait de faire une commission au Chalet des enfants.

Quel regard elle nous lança ! Je la vois toujours. Ah ! l'espiègle enfant !

— Bonjour, messieurs. Avez-vous bien dormi ? Vous avez fait bonne chasse, j'espère ?

Je jugeai à propos d'arrêter la cascade.

— Quelle heure est-il, mademoiselle ?

— Oh ! pas bien tard, cinq heures et demi.

— Cinq heures et demi ? Entends-tu, Tricot. Et notre lièvre ?

Il était clair pour nous qu'il n'y fallait plus songer. Sept heures sonnaient lorsque nous arrivâmes à Lausanne, riant comme des fous, le fusil fièrement planté sur l'épaule et la carnassière remplie d'un foin odorant qui devait donner le change à tous les curieux.

BREDOUILLE I^{er}.